

Voilà précisément ce à quoi n'ont pas fait assez d'attention un grand nombre de partisans exagérés de la liberté et de l'indépendance. N'établissant aucune distinction entre la force et le droit, la licence et la liberté véritable, ils ont, dans leur orgueil insensé, rêvé une liberté sans frein et sans limite, semblable à celle des animaux, qui, dépourvus de raison, n'ont et ne peuvent avoir de lois qui répriment leurs appétits ou dirigent leurs mouvements, et vont où les entraîne un instinct aveugle, sans conduite et sans jugement.

« Appellerons-nous, se demande avec raison Bossuet, cela liberté ? A Dieu ne plaise, ô enfants des hommes, qu'une telle liberté vous plaise, et que vous souhaitiez jamais d'être libres d'une manière si basse et si ravalée ! Où sont ici, continue-t-il, ces hommes brutaux, qui trouvent toutes les lois importunes et qui voudraient les voir abolies, pour n'en recevoir que d'eux-mêmes et de leurs désirs déréglés ? qu'ils se souviennent du moins qu'ils sont hommes, et qu'ils n'affectent pas une liberté qui les range avec les bêtes ; qu'ils écoutent ces belles paroles de Tertullien : Il a bien fallu, nous dit-il, que Dieu donnât une loi à l'homme, et cela, pour quelle raison ? Était-ce pour le priver de sa liberté ? Nullement, dit Tertullien, c'était pour lui témoigner de l'estime : *Lex adjuncta homini, ne non tùm liber, quàm objectus videretur*. Cette liberté de vivre sans lois eût été injurieuse à notre nature ; Dieu eût témoigné qu'il méprisait l'homme, s'il n'eût pas daigné le conduire et lui prescrire l'ordre de sa vie ; il l'eût traité comme les animaux auxquels il ne permet de vivre sans lois qu'à cause du peu d'état qu'il en fait, et qu'il ne laisse libres que par mépris. Si donc il nous a établi des lois, ce n'est pas pour nous ôter notre liberté mais pour marquer son estime ; c'est qu'il a voulu nous conduire comme des créatures intelligentes ; en un mot, il a voulu nous traiter en hommes. »

La beauté de cette citation nous fera pardonner sa longueur. Nous avons cru du reste, devoir insister un peu, pour faire remarquer que la liberté convenable à l'homme, la seule qui soit une qualité, une perfection pour un être raisonnable comme lui, n'est pas une indépendance qui affecte de vivre sans lois, ni une rébellion qui les foule aux pieds, et qu'entre cette liberté, la seule dont nous devons être jaloux et la licence, il y a autant de différence qu'entre la lumière et les ténèbres, le bien et le mal, la vertu et le vice.

Si maintenant de ces observations sur la *liberté en général*, nous passons à la *liberté de penser, en particulier*, qui est proprement le sujet de cet essai, nous dirons que c'est le *pouvoir légitime de penser*, c'est-à-dire d'*examiner, de discuter, de juger quoique ce soit*. Ce pouvoir est inhérent à l'intelligence de l'homme, créé pour la vérité et, par là même, investie du droit d'employer les moyens nécessaires à sa recherche et à sa découverte, tels que l'*examen*, la *discussion*, etc., etc. En outre, comme chacun sait, cette sublime faculté, toute intérieure dans son exercice tant qu'elle se renferme dans le sanctuaire impénétrable de l'âme, échappe nécessairement à toute violence, à toute contrainte, à tout contrôle extérieur ; tellement que toutes les puissances terrestres, liguées ensemble, ne pourraient imposer une croyance quelconque à l'intelligence d'un infirm ; si lui-même ne consentait d'abord volontairement à l'accepter. L'histoire des martyrs est là pour nous dire jusqu'à quel point nous sommes libres et indépendants

sous ce rapport. Est-ce à dire que notre esprit, même dans la solitude de ses propres pensées, soit exempt de toute entrave, de tout empêchement ? Hélas ! non, malheureusement. L'ignorance, l'erreur, les préjugés, les passions sont pour lui autant de bandeaux qui l'aveuglent, de chaînes qui le lient et l'arrêtent à tout instant dans sa marche vers la vérité. Parmi nos *libres-penseurs* les plus enthousiastes et les plus engoués de leur soi-disant liberté de penser, combien en est-il, pour le dire en passant, qui au fond ne sont que des esclaves, des esclaves de partis, d'opinions, de préjugés et de passions ! Aussi que le vent vienne à changer, vous les verrez tourner à l'instant, comme autant de girouettes politiques, abandonner, modifier leurs idées les plus arrêtées, brûler ce qu'ils avaient adoré jusque-là, et adorer ce qu'ils avaient brûlé ; regarder comme vrai ce qui auparavant était pour eux mensonge, et comme faux ce qui était une vérité incontestable, appeler bien ce qu'ils appelaient mal, et mal ce qu'ils appelaient bien, et donner sans cesse au monde le spectacle de la palinodie la plus scandaleuse et la plus ridicule.

Quelle que soit l'indépendance de l'intelligence de l'homme vis-à-vis les puissances de la terre, elle ne laisse pas d'être dans son exercice essentiellement soumise à des lois qu'elle ne peut enfreindre, sans outre-passer ses droits et se révolter contre son créateur et son Dieu qui les lui a imposés. Voilà pourquoi nous avons dit que cette faculté pour être libre, ou s'exercer librement, doit s'exercer légitimement, c'est-à-dire conformément aux lois qui régissent les esprits et les dirigent dans la poursuite du vrai.

Ces lois sont celles même de la vérité qui, seule, a le droit de régner sur l'intelligence de l'homme et de la gouverner comme son esclave. Il y a même plus ; c'est que cet esclavage de la vérité constitue à proprement parler la liberté de l'intelligence, comme l'esclavage du bien constitue la liberté de la volonté. Écoutez là-dessus l'illustre philosophe espagnol, Balmès : « Cicéron, dit-il, donne une admirable définition de la liberté, lorsqu'il dit qu'elle consiste à être esclave de la loi. On peut dire pareillement que la liberté de l'intelligence consiste à être esclave de la vérité, et la liberté de la volonté à être esclave de la vertu ; changez cet ordre, vous tuez la liberté. Ôtez la loi, vous proclamez le règne de la force ; ôtez la vérité vous proclamez l'empire de l'erreur ; ôtez la vertu, vous mettez le vice sur le trône. Osez soustraire le monde à la loi éternelle qui embrasse tout dans l'homme et dans la société, qui est la raison divine appliquée aux créatures raisonnables ; osez chercher en dehors de ce cercle immense une imaginaire liberté, vous détruisez tout ; il ne reste plus dans la société que l'empire de la force brutale, et dans l'homme l'empire des passions ; chez l'un et chez l'autre, la tyrannie, par conséquent la servitude. »

Donc encore une fois, loin de nous cette erreur trop commune parmi les *défenseurs outrés du libre examen*, savoir, que l'homme a droit de tout examiner, de discuter sur tout, de juger de tout, comme bon lui semble ; d'affirmer, de nier, de douter, n'importe sur quoi et pour quels motifs ; de se tromper même, s'il le veut, sans que personne au ciel et sur la terre ne puisse lui demander compte de ses opinions et de ses croyances. La pensée, disent-ils, est de sa nature absolument libre. Très-bien, du côté de l'homme, de la société dont elle défie le contrôle, tant qu'elle ne sort pas du sanctuaire